80e Anniversaire

DE LA LIBÉRATION DE SAINT-PIERRE-EN-AUGE

RECUEIL DE TÉMOIGNAGES

DE LA

2NDE GUERRE MONDIALE ET PÉRIODE DE LA LIBÉRATION

À SAINT-PIERRE-EN-AUGE

Saint-Pierre en-Auge

Naturellement Normandie

ÉDITION LIMITÉE AOÛT 2024

Edito

Nous tenons à préciser que ce recueil contient les témoignages recueillis auprès de la population de Saint-Pierre-en-Auge. Il se veut, avant tout, informatif sur le vécu quotidien de la population et son ressenti face aux évènements vécus à cette époque.
Nous précisons que nous avons entièrement respecté les écrits recueillis. Nous vous livrons donc des témoignages vivants avec le regard de ses rédacteurs.



Sommaire

Témoignage de Gérard Blaise 02
Habitant de Saint-Pierre-sur-Dives, né en 1936.

Témoignage de Philippe Lepetit 10
Habitant de Saint-Pierre-sur-Dives, né en 1934.

Témoignage de Pierre Querrien 14
Habitant de Saint-Pierre-sur-Dives, né en 1937.

Témoignage de Stéphane Seigneurie 18
Habitant de Bretteville-sur-Dives.

Témoignage de Michel Leblanc 19
Habitant de Thiéville, né en 1942.

Témoignage de Michel Daigremont 24
Habitant de Thiéville, né en 1961.

La jeep "Eugénie" par Alain Marie et Jacqueline Martin 25
Découvrez l'histoire de la jeep des pompiers de Saint-Pierre-en-Auge.

Remerciements 26

Témoignage de Gérard Blaise

Habitant de Saint-Pierre-sur-Dives, né en 1936.

6 JUIN 1944

D.Day, un jour que les Normands connaissent et que certains ont vécu, ici, à Saint-Pierre-sur-Dives. Journée historique dont je me souviens. Un évènement gravé dans ma mémoire, qui réapparait de temps en temps.

Mardi 6 juin 1944. Déjà dans la nuit et surtout vers le matin, les bruits étaient inhabituels.

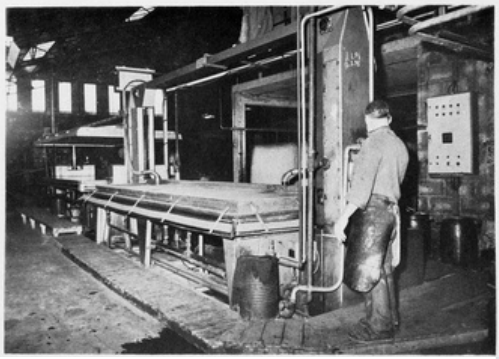
Quelque chose se passait. Au réveil, mon père était joyeux, lui, il savait !

J'avais 8 ans, j'étais élève de l'École Communale de Saint-Pierre-sur-Dives, devenue caserne allemande. Nos classes scolaires étaient dispersées ailleurs dans Saint-Pierre-sur-Dives et aussi à Donville.

Nous habitions juste à côté de cette caserne, au 18 rue de la Dives, nous vivions donc à moins de 50m de l'Occupant. De l'extérieur, on voyait parfaitement, dans une classe, au-dessus du tableau mural, le drapeau nazi rouge avec un disque blanc et une croix gammée noire en plein milieu, appliqué sur le mur.

Les soirs d'été on entendait les soldats jouer de l'harmonica ou de l'accordéon. Le **cinéma Rexy** existait déjà, nous assistions aux séances en compagnie des soldats de la Wehrmacht sans problèmes.

Ma mère était coiffeuse pour Dames rue de la Dives, et mon père mécanicien tourneur aux **Tanneries COEURET**, ce qui nous a valu de participer à l'exode de Juin 40 après la débâcle de l'Armée Française.



Tanneries COEURET

Les **Tanneries COEURET**, dont la production de cuir à destination militaire était considérée comme stratégique, devaient continuer à fabriquer et confectionner.

Le personnel était mobilisé sur place mais devant la progression de la Wehrmacht, l'ensemble des ouvriers de production et d'entretien devait se replier en direction de l'Ouest vers Nantes, à **Tiffauges** exactement.



Ce voyage a été effectué avec les moyens du bord : beaucoup d'improvisation, de précipitation et de désordre.

Malgré mes 4 ans, je me souviens très bien de notre Citroën C4 noire, avec une galerie surchargée comme toutes les voitures du convoi COEURET allant vers l'Ouest. Dans la C4, **nous étions six : mon père, ma mère, ma grand-mère paternelle, mon cousin, ma sœur et moi.**

Parfois, au moment des alertes, quand les Stukas de la Luftwaffe piquaient, le convoi s'arrêtait, les sirènes des avions m'effrayaient, les voitures se vidaient, chacun se planquait au mieux dans les fossés ou les champs, en attendant le calme.

Je ne me souviens pas de la durée du trajet, plusieurs jours peut-être, mais quand nous sommes arrivés à Tiffauges, **les Allemands y étaient déjà**. Aussi, la décision fut prise de **revenir à Saint-Pierre-sur-Dives**. Le retour fut moins dangereux.

Certains ponts sur les rivières avaient été détruits pour freiner l'avancée allemande. Je me souviens d'un passage sur un pont flottant formé avec des barques reliées entre elles par des planchers, pour traverser une rivière assez large. Les voitures passaient lentement, en petit nombre.

Ce fut ma première vision d'un soldat allemand chargé de faire le service d'ordre. Il était à l'entrée du pont, en tenue de combat, fusil Mauser à la bretelle, avec son casque vert caractéristique.

Quand la C4 passa à sa hauteur, par la vitre ouverte, il me tendit un bonbon que je n'osais pas prendre. Ma mère insista pour que je l'accepte. Le geste était plutôt rassurant. Durant les quatre années d'Occupation, nous n'avons pas particulièrement souffert d'un manque de nourriture ou de vêtements. **Les restrictions et interdits existaient, les tickets aussi**, mais le système D compensait beaucoup, et puis nous étions si près de la campagne.



Tickets d'approvisionnement

Dans les réunions de famille, fréquentes à l'époque, j'ai souvent entendu parler du Débarquement bien avant l'heure, certains même se demandaient s'il se produirait un jour !

Mon père, **Lucien BLAISE**, participait à la Résistance, avec un petit groupe de pétruviens et d'habitants du canton. Quelques noms me reviennent comme **Jacques SPRIM**, **Henry HAYE**, **M.LEROUX** de Vaudeloges, quelques autres aussi dont les noms m'échappent.

Bien sûr, je n'ai réellement eu connaissance de cette action qu'après la libération, mais certaines choses m'interpellaient, comme les allées et venues des amis de mon père, ou leurs écoutes dans le grenier sur un poste à galène. Je sentais le secret.

Le **groupe d'action résistant de Saint-Pierre-sur-Dives** avait pour but de récupérer des armes que les Alliées de l'autre côté de la Manche préparaient dans des containers métalliques. On y trouvait des mitraillettes STEN, des revolvers, des cartouches et des grenades.

J'ai cru savoir que trois parachutages réussirent. Les actions se passaient ainsi, les groupes d'action de Saint-Pierre-sur-Dives, de Mézidon, et d'autres dont j'ai perdu les noms étaient en rapport avec celui de Grandcamp-les-Bains, dont le curé était un personnage central, un organisateur.

Les parachutages préparés depuis l'Angleterre, par les **Forces Françaises Libres** du **Général de Gaulle et les Alliés,** indiquaient les **« dropping zones »,** les jours et les heures. La confirmation pouvait se faire par radio d'où l'importance du poste à galène, pour recevoir les messages du type *« Marguerite promène son chien » je répète « Marguerite promène son chien* » ou bien « *le chat va manger la souris » je répète « le chat va manger la souris* ».

C'était la confirmation de l'action à venir. Alors, le parachutage, l'action dangereuse, se passait **toujours de nuit**, l'endroit utilisé était celui dit du « violon » près de la route d'Ernes, à peu près où est la piste de karting maintenant.



Il fallait baliser la « dropping zone » avec des lampes de poche électriques qui comportaient des plaquettes coulissantes bleues et rouges. Au moins **quatre personnes étaient nécessaires**, les lampes étaient allumées quand on entendait le bruit du moteur de l'avion, deux fois l'avion repartit sans larguer de parachute, sans avoir vu les signaux, ou trop loin de la zone. L'avion ne passait qu'une fois.

Donc trois largages réussirent, les parachutes étaient petits, le colis arrivait vite dans son « bidon » métallique.

Dès l'impact, il fallait séparer le parachute, ouvrir le « container » vider les armes et munitions, les répartir, les convoyer vers Saint-Pierre-sur-Dives-sur-Dives et le canton, faire disparaître toute trace, en évitant, bien sûr, la **Wehrmacht**.

Les **parachutes** étaient en **soie verte, couleur d'olive**. Mon père en garda un comme souvenir et se fit tailler des foulards après le départ des Allemands.

Les armes et munitions étaient cachées dans divers endroits, Vaudeloges, Saint-Martin-de-Fresnay, mais la plupart étaient cachées à Saint-Pierre-sur-Dives aux Tanneries COEURET dans les bâtiments près du bief de la Dives et des roues à aubes.

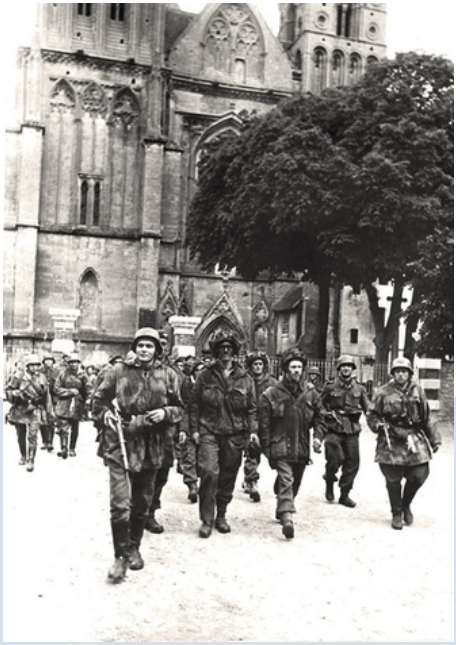
Toutes ces armes réceptionnées avant le D.Day devaient servir à nos Résistants, pour appuyer les troupes alliées en cas de besoin au moment de la Libération de Saint-Pierre-sur-Dives.

Mardi matin 6 juin 44. Le ciel était bleu et blanc, un ciel de traine, il faisait plutôt frais. J'étais très content de ne pas aller à l'école, et les vacances scolaires ont commencé en fait ce jour-là, à mon grand plaisir.

Tout le monde maintenant savait ce qu'il se passait, le spectacle commençait.

Des avions alliés, des chasseurs peints avec un « nez » rouge et des bandes blanches sur les ailes passaient au-dessus de nous, très bas, les Allemands s'agitaient beaucoup, de nombreux véhicules militaires circulaient et partaient en convoi.

Le lendemain, ou le surlendemain, quelques soldats alliés étaient groupés dans la cours de l'école communale et depuis la **place Jean BEAUVALET**, je pouvais voir un officier allemand filmer les prisonniers qui tournaient autour de lui. Un soldat allemand modifiait la tenue, le casque, le béret des alliés, hors champ de la caméra, et ils étaient filmés de nouveau. On pouvait croire ainsi qu'ils étaient plus nombreux.

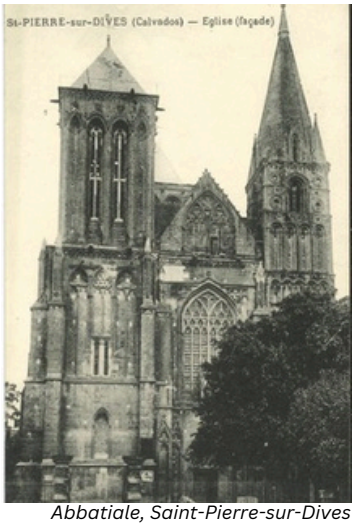


6 juin 1944. Des parachutistes britanniques de la 6e Airborne, prisonniers des Allemands, sont escortés par les Panzer-Grenadiers de la 21e Panzer-Divison dans la cour de l'ancienne école communale.
Les photographies, prises par des équipes de la Propagandakompanie serviront à la propagande nazie.
Envoyés dans un camp-étape, les prisonniers seront ensuite transférés par voie ferrée en Allemagne. Des parachutistes profiteront de ce transfert pour essayer de s'échapper, tentative qui sera couronnée de succès pour certains d'entre eux.

Dans le jardin, devant la maison, mon père avait creusé un abri couvert de madriers, d'une bâche et une bonne épaisseur de terre. Nous pouvions nous y serrer tous les quatre, mon père, ma mère, ma sœur et moi.

Au début, j'étais ravi, j'étais heureux de rentrer dans cet abri, c'était tellement nouveau. Il y avait un matelas en caoutchouc noir, avec une odeur caractéristique, mon père avait installé l'éclairage avec de petites ampoules reliées à la batterie de la C4. Un rideau fermait l'entrée. Il y avait de quoi manger à l'intérieur.

Très vite, la suprématie aérienne alliée se manifesta, avec pour but de couper les voies de communication. Lors du premier bombardement britannique visant les ponts de la Dives et le quartier de la Gare, nous étions, ma sœur et moi, dans la cour arrière de la maison. **Un avion presque à la verticale au-dessus de la tour Saint Michel de l'Abbatiale avait déjà lâché sa bombe, qui passa au-dessus de la maison.**



Abbatiale, Saint-Pierre-sur-Dives

Nous n'avons pas eu le temps de revenir à l'abri de l'autre côté de la maison que **l'explosion se produisait sur le boulevard Collas.**

Vers le milieu de juin, un bombardement beaucoup plus important eut lieu. Nous étions ce jour-là dans l'abri, très apeurés et mon père se tenait debout à l'entrée voyant tomber les bombes et nous disait à chaque fois « *ce n'est pas pour nous* ». C'était vrai.
Il n'y avait pas beaucoup de monde à Saint-Pierre-sur-Dives, dans notre quartier, nous étions les seuls, mon père voulait rester probablement à cause de ses activités discrètes et secrètes. Après ce bombardement, ma mère insista pour que l'on parte. La décision fut prise d'aller rejoindre une partie de notre famille et certains pétruviens dans les maisons en bas de la côte de Berville.

C'est là en fait que nous avons attendu la Libération jusqu'au 17 août.

Nous étions peut-être quarante personnes dans ces deux maisons situées juste derrière la statue de la Vierge en robe bleue.

Des gens de Saint-Pierre-sur-Dives mais aussi de Caen.

Un groupe de militaires allemands campait en haut de la côte. L'un d'entre eux, pas très jeune, venait nous voir et profitait de l'eau du puit pour nous demander une cuvette et il se lavait les pieds, pantalon retroussé, assis sur une chaise les pieds dans l'eau en savourant ce plaisir.

Je crois qu'il se prénommait **Hans**.

Les combats aériens au-dessus de nous étaient fréquents. Trois ou quatre fois, des **chasseurs de la RAF et de la Luftwaffe** s'affrontèrent, c'était à la fois magnifique et terrible. Un jour, un chasseur allemand fut touché et s'abattit sur les bâtiments de l'usine Leroy. Mon père, qui était à Saint-Pierre-sur-Dives, nous a dit en revenant que le pilote avait été déchiqueté.



THE BOMBING OF THE RAIL CROSSINGS AND MARSHALLING YARDS AT MEZIDON BY THUNDERBOLT FIGHTER-BOMBERS. Cutting off the German reinforcements to the fighting area around Caen at a very vital point.—Drawing by Roland Simon

Les bombardiers alliés passaient par vagues et groupes triangulaires de 12 ou 15 avions. Certaines fois, on pouvait compter 15 ou 20 groupes de 180 à 300 avions ! Deux DCA allemandes, l'une au « Rocreux », l'autre vers le « Pot d'Etain » firent un matin un « carton » de 10 ou 12 avions dont un explosa immédiatement. Des aviateurs sautaient avec leurs parachutes blancs, ils étaient prisonniers dès leur arrivée au sol.

L'endroit fut repéré, et l'après-midi l'aviation de chasse alliée revint et détruisit les DCA.

J'étais en haut de la côte de Berville, où j'allais souvent. Hans était près de moi et de la tranchée creusée dans l'argile. Un chasseur allié P38 à double fuselage arriva à toute vitesse devant nous. Hans m'appuya sur la tête en criant **« Achtung Gérard ! »** en tombant tous deux dans la tranchée.

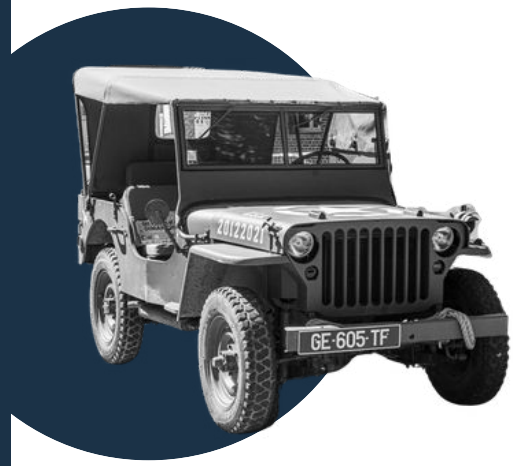
En passant le P38 mitrailla le haut de la haie derrière la tranchée. Un bruit terrifiant.

Le 17 août, dans la journée, des soldats allemands passèrent la D40 montant la côte, l'un d'entre eux poussait un landau de bébé, avec un autre militaire dont les jambes et les bras dépassaient de la caisse, d'autres précédaient ou suivaient, 7 ou 8 peut-être visiblement épuisés, fatigués, débraillés. Ils burent de l'eau à même les brocs que nous avions et continuèrent leur marche.

Dans l'après-midi, **vers 4 ou 5h**, deux soldats en tenue kaki avec des casques presque plats couverts d'un filet, tenant chacun un fusil baïonnette au canon, arrivèrent l'un dans le fossé droit, l'autre dans le fossé gauche. Arrivés à la hauteur de la maison blanche, ils furent immédiatement repérés et reconnus comme nos libérateurs. Ces premiers soldats étaient des canadiens français.

Nous étions les premiers civils qu'ils rencontraient depuis longtemps, hormis peut-être le **Commandant Leclerc** et le boulanger **M.CHAUVIN** dit « Bouboule » qui étaient restés à Saint-Pierre-sur-Dives.

Ce fut une explosion de joie parmi les 40 « réfugiés ». **Monsieur FARCY**, le patron de l'Hôtel du Grand Turc à Saint-Pierre-sur-Dives, alla accrocher un drapeau français à la fenêtre du dernier étage, mon père lui demanda de le retirer, en disant que les Allemands étaient encore en haut de la colline.



Les deux soldats canadiens n'allèrent pas plus loin ce jour-là, bientôt d'autres arrivèrent suivis **de petits véhicules, jeeps, petits camions anglais et canadiens**. Ils s'installèrent dans les herbages situés derrière les maisons et dans une grange vide.

La nuit suivante, la **Luftwaffe** bombarda avec des bombes incendiaires. Le spectacle était magnifique, les projectiles illuminaient les alentours, les herbages, les arbres, le sol pendant 15 à 20 secondes à chaque fois, suivant des trajectoires linéaires.

La chance était avec nous, aucune personne, aucun véhicule ne fut touché, les prières du soir à la Vierge en robe bleue, que les femmes faisaient régulièrement en portant des fleurs aux pieds de la statue, ont peut-être dirigé les bombes incendiaires ?

Le lendemain, au jour, j'allais voir les cendres circulaires de ce qui restait des bombes, deux mètres environs de diamètre, une terre brulée sans herbe, c'est tout.

Nos libérateurs étaient Canadiens et Britanniques. Tous ces soldats m'attiraient beaucoup, ils restèrent plusieurs jours avec nous et tout m'impressionnait : leurs tenues, leurs chaussures hautes à lacets, leurs véhicules, les jeeps surtout, dont je faisais le tour, admiratif.

Ils virent sûrement le manège du gamin de 8 ans que j'étais et me laissèrent les suivre. Leur **nourriture en boîte**, le **pain blanc sans croûte**, les **raisins de Corinthe séchés**, les **quarts en aluminium remplis d'eau bouillante** où ils versaient du thé sans sachets. L'odeur surprenante du **tabac blond**, et puis leurs conversations que j'écoutais sans rien comprendre.

Tout était nouveau. Même leurs vêtements avaient une odeur inconnue, indéfinissable, que je ressens encore.

Les soldats alliés ne restèrent que 2 ou 3 jours, mais ces jours sont inoubliables.

Mon premier voyage dans la commune de L'Oudon, je l'ai fait avec deux soldats anglais, dont l'un m'avait coiffé de son béret grenat, un peu grand pour moi. J'étais assis à l'arrière de la jeep, j'avais eu droit à une tablette de chocolat au départ, et **nous allions faire ce que je crois être maintenant, une tournée ou un ravitaillement des postes**.

Berville, Houlbec, Ecots, Saint-Martin-de-Fresnay puis Notre-Dame-de-Fresnay, Tôtes et retour par Lieury. Nous ne sommes pas allés plus loin. Montpinçon, Ammeville, Grandmesnil et Garnetot ne devaient pas être libérés.

Cette promenade en jeep reste un des plus marquants souvenirs de cette période, j'étais très fier.

La veille du départ des soldats alliés, le matin, j'ai suivi mon père en vélo, à Saint-Pierre-sur-Dives.



Sur la Place du Marché près de ce qui restait des **Halles qui sentaient le brûlé**, un militaire important, peut-être un major de l'Armée britannique, reçut les armes et munitions parachutées que mon père et ses camarades remirent à l'armée de libération. Ils burent ensemble un verre auquel je n'eus pas droit, un whisky peut-être?

Le lendemain les derniers soldats partirent, on leur offrit des tomates encore vertes qu'ils mangèrent en montant la côte de Berville.

Voilà après cette période si mouvementée et si riche en évènements sortant de l'ordinaire, ma mémoire est plutôt floue et vague sur les mois qui suivirent. Le quotidien a repris, et la routine n'enrichit pas la mémoire aussi bien que cet évènement marquant que fut la Libération.

Témoignage de Philippe Lepetit

Habitant de Saint-Pierre-sur-Dives, né en 1934.

Les gamins de l'époque, on est habitué à la mort, on est habitué aux bombardements, tout ça est devenu commun.

Je n'ai plus la date, je ne sais plus quand est-ce que c'était, je ne sais pas quel bombardement c'était. Il y avait un monsieur, il devait s'appeler **Chaillou**, il était de Donville comme nous. Donc le bonhomme a dû être tué, le cheval a dû être tué, et nous les gamins et bien qu'est-ce qu'on a été faire ? Qu'est-ce qu'on était content, parce qu'on pouvait grimper sur le cheval puisqu'il était mort.

En 1940, on quitte Saint-Pierre-sur-Dives avec toute la famille, on quitte et on s'en va, dans ce qu'on avait appelé l'**Exode**. Cet exode, on est mitraillés à Pont-d'Ouilly. Après, on est revenu à Saint-Pierre-sur-Dives, mais c'est toujours la guerre. 1944, c'est toujours la guerre. **La guerre, elle ne s'est arrêtée qu'en 45**. Les gens disent toujours le 6 juin, mais non, le 6 juin, la guerre, elle, n'était pas arrêtée.

Par la suite, j'ai fait l'Algérie. C'est pour ça que je n'aime pas l'époque actuelle, parce que je me dis que finalement, on n'a rien compris, et l'Homme continue. Parce que j'ai 6 ans, c'est la guerre, j'ai 10 ans, c'est la guerre, j'ai 20 ans, c'est toujours la guerre. C'est toujours la même histoire.



Boulevard Collas, Saint-Pierre-sur-Dives

Ce qui nous épatait au sujet des Allemands quand j'étais gamin, à Saint-Pierre-sur-Dives, on regardait les voitures, les belles dames, et les officiers qui arrivaient et ressortaient. Les officiers allemands avaient une certaine allure, une certaine tenue.
Qu'est-ce que je peux vous raconter d'autre sur Saint-Pierre ? On était toujours très étonné de voir la vitesse avec laquelle les Allemands roulaient sur le **boulevard Collas**.

Un jour, à la maison, juste dans le jardin ils ont tué un veau. Je ne sais pas où ils l'avaient attrapé, mais ils ont tué pour manger un veau. Ma mère disait « *tu te rends compte, ils font bouillir la viande !* ».

Un autre jour, sous le grand escalier de notre maison, il y avait une réserve. Sous cet escalier, il y avait toutes les réserves allemandes, des boîtes de conserve, champignons, tout plein de trucs, et mon frère, Michel, je ne sais pas comment il s'était débrouillé, il avait trouvé le numéro du cadenas à code. Il m'appelle, naturellement, comme tous les gamins, et donc nous voilà partis fumer le cigare du côté de la beurrerie. Et là, on tombe sur un monsieur qui s'occupait de la beurrerie. Comment il nous a confisqué nos cigares ! Surtout qu'il manquait de tabac, il n'avait rien pour fumer.

Et puis là, j'ai honte de dire ça, mais avec mon frère on avait repéré des conserves de champignons, on a quand même volé plusieurs boîtes de champignons aux Allemands.

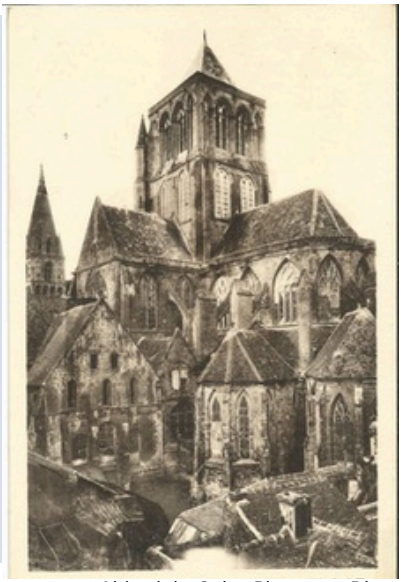
D'après les réquisitions allemandes, et ce que les fromagers, entre autres, déclaraient, le département du Calvados n'avait plus rien à manger. Théoriquement, on est mort de faim. Et en fait, non. C'est là où j'ai commencé à apprendre à jardiner. On nous occupait à jardiner. Parce qu'il faut aussi savoir que nous les gamins, on n'a rien. On n'a pas de journaux, pas de téléphone, pas de télévision, pas de radio. On est informé par téléphone arabe. On était très débrouillard, on a appris des choses que plus personne ne saura faire dans quelques années. Parce que si vous me demandez d'attraper des taupes, je sais attraper des taupes. Si vous me demandez de mettre des collets pour attraper des lapins, ça j'ai fait. On se débrouillait comme ça.

C'est une autre vie, que je ne raconte jamais, parce qu'on vit dans une époque actuelle où les gens ont du mal à comprendre comment c'était.

On a appris pleins de choses. J'ai commencé avec le tricotin. Après, on m'a appris à broder, donc j'ai fait des porte-serviettes. Pourtant, je suis un garçon, mais pour m'occuper on m'a appris un peu les travaux d'aiguilles. Mais parce que c'était l'environnement, parce qu'il n'y avait pas autre chose. Il n'y avait rien. On jouait aux dames, à la coinchée, c'était la grande distraction quand on jouait à 4. Puis les dominos. C'était vraiment la base de nos distractions. Le jardin, construire une cabane, piquer des œufs. Jardiner. Puis comme j'étais gosse, je trouvais que ça ne poussait pas assez vite.

Il n'y a pas grand-chose à raconter puisqu'il ne se passait rien.

Avec un copain dont les parents étaient bouchers, rue de Caen, Leclerc, on essayait d'attraper des gougeons dans la Dives. Bah oui, c'était des distractions comme ça. On vivait comme ça. Après, on était très très encadré. On n'avait pas de liberté autre que celle que je viens de vous dire. Avec **M. BEAUVALLÉ**, qui était à l'école communale, c'était très strict, c'était très très sévère, et en plus on traversait et on arrivait au catéchisme. À l'époque il y avait un doyen, qu'il s'appelait l'abbé Fumée et le vicaire. Comme j'étais un mauvais gamin, après le **catéchisme**, il y avait la messe, alors ils surveillaient, mais souvent je m'échappais par le petit passage pendant qu'ils repartaient à la sacristie. C'est ça notre vie pendant la guerre.



Abbatiale, Saint-Pierre-sur-Dives

Naturellement, à l'époque, qu'est-ce qu'il y a à Saint-Pierre-sur-Dives ? Il y a le stade, où on allait, la piscine n'existait pas. On a eu des hivers assez froids, et sur la Place du Marché je me souviens qu'il y avait beaucoup de neige, donc on jouait. Après vous aviez aussi comme distractions éventuelles, deux cinémas, le Rexy et la Salle Saint-Wambert. Je me rappelle que le Rexy, attention, le bon cinéma c'était la Salle Saint-Wambert. Soyons clair, c'était plutôt le cinéma des curés par rapport au cinéma plus grand public. C'était assez séparé. N'empêche que les gamins, on était bien cadrés à l'école communale et par les curés, parce que le jeudi, c'est le curé qui organisait des promenades Et les promenades, on allait jusque route de Thiéville cueillir des jonquilles. Deuxième sorte de balade que j'ai fait, étant jeune, qu'on ne fait plus, organisée par l'école, c'est aller ramasser des doryphores dans les champs. Dès gamins, on nous a mis de temps en temps à ramasser les doryphores. Ça fait partie des distractions de ma jeunesse, le doryphore !



Place du Marché, Saint-Pierre-sur-Dives



Place de l'Hôtel de ville, Saint-Pierre-sur-Dives

Je me souviens de la **Libération**, parce que la **Place de la Mairie**, elle n'était pas comme ça, et vous aviez une espèce de fontaine. Et nous les gamins, on grimpait dans la fontaine, et je m'en souviens parce qu'il y a un petit copain, on a toujours 10/11 ans, on a tous le même âge, il y en a un qui est tombé dans la fontaine, il était trempé. Mais je me souviens de fêtes sur cette place. Les gens étaient heureux, la guerre était finie. Une joie, on disait qu'on ne reverrait jamais ça. Et puis ça a recommencé.

Quand la Libération est arrivée et qu'on est revenu à Saint-Pierre-sur-Dives, on est tous armés. On est tellement armés, que si vous voulez, il y a un énorme camp, sur la route en direction de Vendeuvre, au carrefour où il y a le radar, et là-dedans c'est un camp de matériel américain, il a de tout, c'est dingue tout ce qu'il y a. Donc avec mon frère, on avait toujours la petite carriole qui nous avait servie pour évacuer en 44. On avait récupéré une mitrailleuse lourde, et elle dépassait de la carriole. On a été arrêtés par les gendarmes, qui ont appelé les parents. Ça ne portait pas de conséquence. Par contre, à la maison, il y avait une terrasse. Pendant la guerre, on n'avait pas de sucre, donc on avait trouvé un moyen, on avait deux ruches. Donc avec mon frère, on avait trouvé intelligent de récupérer un Sten, ce fameux pistolet mitrailleur anglais, on montait sur la terrasse et on s'était amusé avec le Sten à tirer des rafales sur les ruches du père dans le fond du jardin, et on n'était pas si maladroit car je crois qu'on avait quand même mis deux trois balles dedans. Bon, le père n'avait pas apprécié. On nous a supprimé le Sten.

Voilà, c'est ça ma vie à moi. C'est ça la vie à Saint-Pierre-sur-Dives. Le cinéma, les dénonciations, le marché noir, les gens, comme me disait mon père, les gens qui se plaignent à l'usine car, naturellement vous n'avez pas d'huile, donc ils servaient régulièrement des pommes de terre à la crème et les gens en avaient marre de manger de la crème, alors qu'on était super privilégiés avec tout ce qu'on avait, du lait et du beurre.
Pour mémoire, je rappelle que les Allemands avaient exigé que l'on fabrique des camemberts à 0% de matière grasse, c'est plus que de la caséine presque. C'est dégueulasse.

Mon père s'occupait de l'usine de Saint-Maclou, on était encore avec les Allemands, et **M. Lefrançois** qui était chef d'atelier à Saint Maclou, **vient voir mon père et lui dit** :
« *Monsieur Robert, je vais vous quitter, si on se revoit ça sera après la guerre.* »
Mon père lui demande alors :
« *Qu'est-ce qui vous arrive ? Qu'est-ce que vous faites ?* ».
Sous menace, il avait été obligé de faire les vidanges des camions allemands de cette colonne d'Allemands. **Il lui dit** :
« *Je ne pouvais pas faire autrement Monsieur Robert.* »
« *Mais donc qu'est-ce qui t'arrive ?* » **lui demande mon père**.
« *Au lieu de mettre de l'huile, je leur ai mis du gasoil. Je pense qu'ils vont pas aller loin avec leurs camions* ».

Pour cet acte, il aurait été fusillé. Il le savait d'ailleurs.

La vie de la guerre c'est ça, de la vie du quotidien avec des choses comme ça, qui sortent un peu de l'ordinaire. Il y en a plein des petites histoires comme ça. Mais c'est une période tellement troublée, tellement différente.

Je me rappelle aussi que pendant la guerre, la mairie de Saint-Pierre-sur-Dives s'était occupée, avec les autorités, de réquisitionner tous les postes de radio. Mon père me parlait toujours de ce monsieur qui avait apporté son poste lui-même, s'était arrêté, et avait dit « vous vous rendez compte, un si beau poste comme ça. Donner ça aux Allemands ». Il avait levé les bras et laissé tomber le poste. Une forme de résistance.

Quand on est partis la nuit, chez **Mme BONIS** à Sainte-Marie, mon père est revenu à Saint-Pierre-sur-Dives dans les jours suivants pour chercher des affaires dans la maison, et là il est tombé sur une famille qui était du pays, dont un qui travaillait chez les Lepetit. Et ils étaient en train de voler dans la maison. Mon père avait son automatique, et **ce monsieur lui demandait :**
« *ne me tuez pas M.ROBERT, ne me tuez pas* ». Mon père ne l'a pas tué.
Il m'a dit : « *non, je ne ferais pas ça* ».

Et quelques années se passent, mon père était en fin de vie, mauvais cancer et **il me dit :**
« *tu regardes dans l'armoire, tu me donnes…* »
Je ne sais plus ce qu'il voulait. J'ouvre son armoire et je vois son automatique qui était là, **et je lui dis :** « *Papa, tu as gardé ton automatique ?* ».
Il me regarde, et me dit : « *Je ne l'ai pas donné aux Allemands pendant la guerre, c'était pas pour le donner aux Français après* ».

Témoignage de Pierre Querrien

Habitant de Saint-Pierre-sur-Dives, né en 1937.

“On m’a demandé « est-ce que tu étais là au débarquement ? » Bah j’ai dit oui, j’étais là, mais je n’ai pas vécu le débarquement sur le terrain. Ce sont des souvenirs que j’ai vécus, plus le dernier mois, là c’est vrai, avec les coups de sirènes et tout.

Le choc le plus dur à gérer, c’est lorsque mon père est rentré. Parce que j’avais à peine sept ans et on va le chercher à la gare, un grand gaillard. Mais la réalité fait qu’il avait le costume encore de prisonnier. « C’est ton père », très bien. Il me prend, il m’embrasse. Des signes dont on ne se rend pas compte au moment même, mais c’est l’analyse que l’on fait quand on remonte à pied de la gare. On n’a aucune odeur de référence avec la personne. On l’analyse pas comme ça quand on est gamin. Mais je me posais des questions quand même avec cette odeur. Peut-être que dans la charcuterie on développe un petit peu plus ce côté odorat. Et ça, je pense que ça a été un blocage pour moi, au moins jusqu’à 25/30 ans.



Gare, Saint-Pierre-sur-Dives



Gare, Saint-Pierre-sur-Dives

La conséquence de cette frustration pendant les 4 ans de captivité de mon père, ont fait ce que j’ai vécu je le revois avec mes enfants. Mon jour de congé ne tombait pas le jour des écoles, donc mon deuxième fils je ne le voyais pas. Et quand j’ai pris mon fils, il avait huit mois, mon deuxième là, il s’est mis à pleurer. Les odeurs. Tout ça, ça m’est revenu.

Un jour, ma mère me dit, “*allez, prend le petit pot de miel, c’est pour Mme je ne sais plus qui*”, et au moment où je sors, les sirènes sonnent alors je m’en vais me planquer à la librairie, il y a une entrée de biais, avec deux volets de fermetures. J’y vais, et je tire l’un des deux volets, et au moment où je tire, paf, mon pot de miel il tombe par terre et il se casse. Bon, je ne savais plus quoi faire, ma mère arrive, elle s’est retenue, parce que pour avoir un pot de miel à ce moment-là, c’était pas facile, c’était du troc qu’elle faisait. Ce jour-là on a été dans le souterrain.

Il y a le jour aussi où il y a eu un bombardement. J'étais avec ma mère là, on passe entre **les Halles** et la Croix Rouge, et il y un Allemand là, qui est avec un infirmer ou un médecin qui lui tient le bras, et il geint pour aller à la Croix Rouge.



Halle médiévale, Saint-Pierre-sur-Dives

Une fois aussi, on va se protéger dans le petit hangar qui est chez **M. WILLEM**, accolé à la clôture à l'opposé du château, et là il y avait **M. VICTOR** qui était devant moi, dans la petite cabane, **Mme VICTOR** qui était assise, ma mère qui était assise là et **M. VICTOR** qui était debout. D'un seul coup on entend un bruit d'obus tombant et je vois les cheveux de **M. VICTOR** droits, tout droits. Et puis le son de l'explosion. C'était l'obus qui allait ricocher. Alors on se dit, on n'y passe pas, mais sur le moment je me souviens de m'être demandé « *mais qu'est-ce qui se passe ?* »

Mes souvenirs ce sont plus des détails vécus, mais qui ne sont pas catastrophiques quand on voit en Ukraine tout de suite. Si, je l'ai vu quand on est retournés à Caen. J'ai été me faire opérer de l'appendicite à la Miséricorde. Je sors la veille, c'est **M. JACQUES** qui était venu me chercher en voiture avec ma mère. Et le lendemain soir, **M. JACQUES** revient de Caen et il dit à ma mère que la Miséricorde a été bombardée.


La rue des Carmes, dans le fond, l'église Saint Jean (Miséricorde - Archives départementales du Calvados)



Tickets d'approvisionnement

Ma mère me prend à la sortie de l'école quand je rentre. Là, il y a un Allemand SS qui est à la porte de la boutique avec un **paquet de tickets**, et qui emmène ma mère à la Kommandantur.

Il y a un interprète qui explique au responsable allemand de la ville Saint-Pierre-sur-Dives que **Mme QUERRIEN** n'a pas voulu donner la charcuterie avec tous les tickets qu'il avait parce que cela correspondait pratiquement à toute la fourniture de la boutique qui était faite pour une répartition de cette nourriture à tous les clients.

L'officier discute avec l'interprète, et au bout de peut-être un quart d'heure l'officier en conclut en disant à l'interprète qu'il fallait retourner à la boutique et que **Mme QUERRIEN** se devait de donner le poids normal des clients habituels sans excès. Comme ils étaient deux, c'était deux portions avec les tickets, ce à quoi ils avaient droit comme simples clients de Saint-Pierre-sur-Dives. La situation fait que si l'interprète n'explique pas bien que ma mère n'a pas voulu lui donner tous les tickets, c'est parce qu'elle avait sa clientèle à assurer. Mais cela pouvait être aussi un contresens pour elle si il n'y avait pas eu l'interprète, cela aurait pu être interprété par le responsable officier comme quelqu'un qui refusait de donner à manger aux Allemands, et de là de se retrouver direction l'Allemagne vite fait, car il y a eu des commerçants qui s'y sont retrouvés comme ça.

Je me souviens que quand ma mère, à la fin de journée, comptait tous **les tickets** qu'elle avait, c'est parce qu'elle avait le droit de racheter un porc en fonction du nombre de tickets qu'elle avait.

Au Débarquement, nous étions chez **Mme VICTOR**. Au départ de chez **Mme VICTOR**, c'est une équipe de militaires qui est là avec un officier, et il demande donc de venir avec lui pour lui montrer où est le puit derrière la charcuterie. Et comme moi, avec mes petites jambes, je n'allais pas à leur vitesse, il y a un des militaires, là, qui m'a pris sur ses épaules et je suis descendu, jusqu'au magasin, sur les épaules de ce militaire.

Au tout début, il y avait un prisonnier allemand qui était resté à Saint-Pierre-sur-Dives. Il travaillait à l'usine, et un jour il s'arrête et il demande de la charcuterie. Mon père ouvrait le magasin à cinq heures et demie le matin. Il y avait les gens de l'usine Leroy qui passaient prendre leurs casse-croûtes et mon père demandait toujours, quand il désossait les jambons, de laisser un peu de viande sur le casi. Le casi c'est la partie d'os que l'on fend en deux, qui tient le bassin. Et les cuissons qu'ils faisaient à l'époque, il y avait tellement d'os, tout ça, ça développait une odeur particulière et très attirante à ce moment-là. Et donc, il avait déjà des petits sacs, il leur mettait ça. C'était chaud. Et puis il leur mettait je ne sais plus quoi d'autre. Et donc, cet Allemand-là, bien que prisonnier, ils se sont expliqués et c'est devenu un peu un ami quoi. Et donc, il payait toujours une partie de son casse croutes, mon père lui donnait toujours une tranche de foie, une tranche de pâté de foie ou de rillettes, toujours en plus.



Témoignage de Stéphane Seigneurie

Habitant de Bretteville-sur-Dives.

“Depuis 1984, année de mon baccalauréat, je fleuris régulièrement la tombe de ce soldat britannique inhumé dans le cimetière de Bretteville-sur-Dives et viens m’y recueillir à chaque fois que je viens dans le cimetière pour les membres de ma famille.

Il s’agit du **caporal David MITCHELL**, (8th King's Royal Irish Hussars, Royal Armoured Corps) mort le 17 août 1944, jour de la libération de Saint-Pierre-sur-Dives. Il avait 20 ans. Nous savons que ses parents s’appelaient James et Elizabeth Mitchell et que la famille était d’Édinbourg en Écosse. Son nom figure, au milieu de ceux de ses camarades tués pendant la **Bataille de Normandie**, sur le Mémorial Britannique de Ver-sur-Mer.

Ce qui est particulièrement intéressant dans son cas c’est qu’il n’est pas uniquement enterré dans le cimetière de Bretteville-sur-Dives mais qu’il y est décédé après avoir été grièvement blessé lors d’échanges de tirs avec des soldats allemands sur la route de Crèvecœur.

Il est décédé dans le garage faisant face à la statue de la Vierge au centre du bourg. Ce garage existe toujours et appartient au restaurant-bar le BRETTEVILLAIS. Je connais cette histoire par mon père qui avait 13 ans en 1944 et habitait à quelques mètres de là et a assisté à l’arrivée du blessé dans le garage.

En 1984 j’avais demandé qu’une cérémonie en l’honneur du **caporal MITCHELL** soit organisée pour le 40ème anniversaire du Débarquement. Une première cérémonie a eu lieu à la rentrée cette année-là et une seconde en 1994 (une plaque en atteste).



”

Témoignage de Michel Leblanc

Habitant de Thiéville, né en 1942.

Pendant la guerre

La grand-mère L. : un exemple pour ne pas subir

“ Il est 12h30 à la pendule de la salle à manger. Quelques Allemands viennent déjeuner, dont un jeune et nouveau qui se fait remarquer par son agitation de conquérant. Cela va mal tourner avec la grand-mère qui d’un seul coup arrache le fusil du jeune grenadier, donne le fusil au chef de section, et prend le jeune de dos par le haut du col et le bas du pantalon, une course à l’échalote et le jeune type est éjecté de la maison. Plus de nouvelles ni de représailles.

Un nazi rééduqué par une Normande ; j’ai toujours espéré que ce garçon n’aie pas suivi aveuglément les ordres reçus lors de la débâcle.

Les guérisseurs et les rebouteux aident la défense passive et permettent ainsi de justifier les déplacements en dehors des ausweis.

Petit à petit, la vie s’organise à Thiéville pour que tout le monde puisse manger à sa faim.

La nourriture, objet de la préoccupation de tous, passe aussi par l’abattage des animaux et il semble bien qu’une petite organisation se soit mise en place :

- D’abord un abattage à l’ancienne :
- La discrétion de tous, y compris des Allemands qui pouvaient en bénéficier
- Mode opératoire : les canards et les oies, à la hache
- Les bovins à coups de Merlins : une masse à savoir manipuler après avoir alcoolisé l’animal
- Le prix théorique était celui d’avant guerre

C’est ainsi qu’un peu de beurre, de fromage, de viande ont été envoyés en Allemagne pour les besoins réels des familles. Pas de représailles lors de leur départ en Août.

Pas d’inflation des prix pendant la guerre, même pour les Allemands qui pouvaient envoyer à leur famille en Allemagne où sévissait une forte pénurie alimentaire, de beurre (surtout), mais aussi des œufs, des volailles. Cependant, les grenadiers étaient plutôt riches et dépensiers pour l’alcool, “ le Calva “, très apprécié de tous.

Je crois que ce type d’organisation existait dans la région de Caen et sur les futures plages de débarquement jusqu’à l’arrivée de la Gestapo début mai 44 qui ce désorganisa tout et entraîna une série de meurtres.

Mais la résistance en avait profité pour donner des informations majeures aux alliés comme par exemple ce soldat qui sous uniforme allemand mais roumain, donna des informations.

LA DÉFENSE PASSIVE : Devant les risques de conflits personnels , et contre les Allemands, une sorte de défense passive est organisée par le **Commandant « Leclerc »** (habitant au-dessus la boucherie de la place de Saint-Pierre-sur-Dives). Un pseudonyme.

Vers 19 heures le 23 mai 44, arrivée affolée de la jeune cousine de mon père, Suzanne venant de Caen à vélo et indiquant la descente de la Gestapo chez elle à Vaucelles.

Vive inquiétude pour ses parents…

Elle sera hébergée à divers endroits du réseau ; l'auteur connaît maintenant des membres de ce réseau de secours.

La grand-mère : « *De Gaulle, un planqué de Londres, un militaire qui n'a jamais eu la Gestapo aux fesses* ». Ce général peu rassuré à Courseulles puis à Bayeux se rattrapera.

L'Abbé Charles HAMON recueille au presbytère un garçon né en 1930 (?) qui n'est jamais venu à l'église et qui appelle l'Abbé « Papa » ; ce fut certainement l'adoption d'un orphelin juif. L'Abbé a aussi recueilli une veuve d'âge canonique, **Mme HÉLOUIN** de Bretteville avec son fils. Elle le suivra jusqu'à la mort et l'enterrement de l'**Abbé C.HAMON** au village.



A TOUS LES FRANÇAIS

La France a perdu une bataille!
Mais la France n'a pas perdu la guerre!

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en péril de mort.
Luttons tous pour la sauver!

VIVE LA FRANCE !

GÉNÉRAL DE GAULLE

QUARTIER-GÉNÉRAL,
4, CARLTON GARDENS,
LONDON, S.W.1.

Le débarquement

Dimanche 4 juin 44 : Préparation à la communion des enfants (Cette communion est prévue pour le dimanche suivant, le 11 juin)

Les 14 ou 15 communiants nés en 1932 et 1933 repartent de l'église tout confiants.

L'abbé Hamon et des paysans observent le temps après plusieurs semaines de très beau temps. Le ciel se couvre un peu de ces nuages en forme de moutons ; le temps va changer ; la récolte des foins est un peu faible.

Lundi 5 juin : préparation des outils, des chevaux, etc… pour la moisson

Le temps commence à se gâter sérieusement : pluie et vent dans la nuit du 5 au 6 juin, à partir de 2 heures du matin, bombardement de Lisieux par l'aviation. Des centaines de morts dont **22 victimes tuées sur 45 personnes** au Carmel malgré la tentative de guidage des avions par la résistance locale. Les nouvelles arrivaient vite à Thiéville.

1er échec partiel d'un bombardement aérien destiné à la destruction des voies ferrées amenant du matériel sur le front.

Un peu d'affolement au village en écoutant la radio Paris et Londres.

Le 6 juin, la zone de sécurité de 25 km rassure peu.

2ème échec du bombardement des côtes pendant le débarquement par l'aviation.
Les élus municipaux se consultent.

Le père de la cousine est fusillé le 6 juin dans la prison de Caen avec 86 autres personnes. Ils seront enterrés pendant 10 jours dans l'enceinte de la prison avant d'être expédiés ailleurs. Leurs corps ne seront jamais retrouvés.

Vers 10h45, un **Feldwebel** (adjudant) du château ou de Saint-Pierre-sur-Dives annonce par haut-parleur à tout le village le **début du débarquement des Alliés**, et demande de se préparer à évacuer le village, et de ne pas s'affoler.

Les combattants allemands commencent à s'agiter.

Par le **général Speidel** à la Roche-Guyon, les ordres militaires sont déjà arrivés au Q.G. de la 21ème Division Blindée installée à Saint-Pierre-sur-Dives malgré l'absence de son **général Feuchtinger**.

Dans l'après-midi, arrivée à Saint-Pierre-sur-Dives du 1er prisonnier belge.

Les 7 et 8 juin les renforts allemands se déploient dans le canton ; affolement de nombreux habitants. La pluie a cessé.

La communion doit être reportée ; la préparation du matériel agricole est arrêtée.

Dimanche 11 juin

Vers 5h30 du matin, un avion américain ou anglais observant des camions allemands dans l'enceinte de la fromagerie Lepetit de Bretteville, largue 4 bombes à 150 m de la maison. 1 bombe explose dans un lavoir millénaire, les 3 autres dans les champs. Les dégâts entrainent un net affaiblissement des murs de la ferme et la rupture de toutes les vitres.

M. BLANCHETIÈRE arrive peu après et nous demande de partir dans sa ferme et son étable au Mont-St-Martin.

Pas de communion, elle sera reportée au 10 juin 1945.

La situation évolue sans cesse et sera décrite dans tous les sens pour les journalistes.

À retenir, la chasse de l'aviation alliée à la poursuite de tout Allemand, et le début du **bombardement** de Caen à la fin du 7 juillet ; puis les 8 et 9 juillet ; justement ce 9 juillet, **P. LEFORESTIER** part de Thiéville avec son cheval attelé à une charrette pour récupérer de la paille à Vieux-Fumé, la moisson étant terminée en cet endroit en raison du temps chaud précédent. Il part vers 7 ou 8 heures, arrive d'abord à Magny puis hésite en entendant les avions de chasse. Il continue et arrive en haut de la colline et demande son chemin à 1 ou 2 hommes qui seront témoins de la scène. La charrette est chargée dans le sens S-N. Le cheval s'écarte. Arrive subitement au ras du sol un avion anglais qui tire une salve en direction de la charrette. Paul est tué net, puis le cheval revient brouter près du corps. Le lieu du drame est situé près du futur établissement du **Major CRAMPTON**.



Germaine COTTIN est veuve avec un fils né en 43. Pas de requiem national pour **Paul LEFORESTIER** ; le pilote était-il drogué comme l'étaient les Allemands au combat ?

Une reconnaissance de son village comme la reconnaissance aux autres victimes des 2 guerres.

3ème et nouvelle gloire de l'aviation, mais pas la dernière. C'était un chemin possible pour le déplacement de **ROMMEL** mais confondre un char avec une charrette ! **Son nom est inscrit parmi les victimes de Thiéville**.

Quelques dénonciations, inutiles et tellement grossières qu'elles devaient occuper les conquérants et leur faire apprendre le patois.

La Libération

Les militaires allemands sont partis de Thiéville les 13 et 14 août. Quelques Allemands ont oublié de partir comme Erich G. hébergé chez **André DEVAUX**.
Un soldat « boche » assassiné par qui ? près de la **ferme DUBOIS** et mangé par un cochon en liberté.

À noter que dans une ferme de Ste-Marie aux Anglais, la jeune fermière court dans la longue allée et prévient des Écossais (?) de la présence de 2 grenadiers allemands dans le bâtiment principal.

Arrivée subite des Écossais prêts à tirer ; les Allemands lèvent les bras puis se mettent à rire tout ce qu'ils peuvent en disant **« das krieg ist zu » ; "la guerre est finie"**, enfin.
Cette fermière et son mari sont enterrés à Thiéville.

Les occupants sont partis de Saint-Pierre-sur-Dives et du canton les 13 et 14 août en bonne santé.
Une correspondance de ma mère avec **Eddy FLORENTIN** (Stalingrad en Normandie) atteste que finalement les Alliés anglais sont arrivés le 16 août sans combattre.
La réception des militaires se fait à Saint-Pierre-sur-Dives le 16 août par le **Maire Monsieur VAUTORTE**.

Un mot sur le **calvados** qui sera l'objet de beuveries incontrôlées de militaires américains ; viols, violences, menaces et quelques meurtres du côté de Montebourg et de la côte. La police militaire condamnera 91 G.I. à mort, suivie de 15 pendaisons de soldats noirs et de 6 soldats blancs .

À noter que les Allemands payaient mieux que les Américains.



Le Calvados

Alcool exceptionnel obtenu dans des fûts uniquement en chênes, profitant ainsi d'une fabrication millénaire. À partir du jus de pommes, la distillation se fait en 3 étapes passant le taux d'alcool de 4% à près de 50%. Au fil des années et même des siècles, la qualité s'améliore doucement jusqu'à donner l'impression d'être très agréable. Le danger sera là pour tout le monde avec les risques d'ivresses et les conséquences de bagarres entre Français et Allemands.

Il était de tradition de remplir quelques litres de goutte dans des bouteilles en verre et de les enterrer pour que les Allemands (boches) n'en bénéficient pas. Ces bouteilles furent débouchées à la Libération et entraineront des exactions en Normandie et en Bretagne.

Témoignage de Michel Daigremont

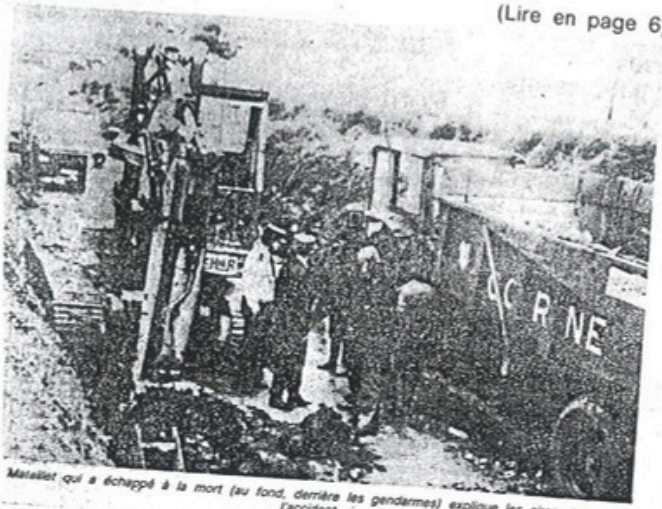
Habitant de Thiéville, né en 1961.

> Au moment des faits je venais de quitter le terrain de **M. MATTAILLET**, j'avais 17 ans. J'ai entendu la détonation, je croyais avoir cassé un essieu sur la benne.

Thieville

La pelleteuse déterre un obus qui explose : Un tué

(Lire en page 6)



Mattaillet qui a échappé à la mort (au fond, derrière les gendarmes) explique les circonstances de l'accident.

Jeudi 6 juillet 1978

La pelleteuse dét qui explose : un

LISIEUX. — Un conducteur de pelleteuse de Soliers, de Caen, M. Daniel Ozanne, 29 ans, père de deux enfants, a été tué, hier après-midi, à Thiéville (Calvados), alors qu'il creusait une tranchée pour réaliser l'adduction d'eau d'un futur lotissement.

18 h 30, sur le chemin du moulin d'Antais, qui relie Thiéville à la route de Saint-Pierre-sur-Dives-Crèvecœur-en-Auge, M. Ozanne conduisait sa pelleteuse sans difficulté, avançant lentement en direction du village de Thiéville. Les cultivateurs garaient leurs remorques le long de la tranchée, afin que la pelleteuse déverse dans celles-ci les pierres extraites du sol, destinées à remblayer les chemins ruraux. M. Hugues Mattaillet se trouvait à quelques mètres de la pelleteuse. Soudain, une explosion. « On aurait dit un « bang » d'avion à réaction », raconteront plus tard les habitants de Thiéville.

M. Mataillet témoigne : « J'étais derrière ma remorque à surveiller le chargement. Tout à coup, une détonation ! La vitre arrière de mon tracteur vole en éclats. Instinctivement, je baisse la tête, puis je cours me mettre à l'abri. Au même moment, j'aperçois M. Ozanne qui court lui aussi, mais devant moi, fait 10 mètres, crie « Attention », puis s'écroule. Je me précipite. Il agonisait déjà. Du sang perle à son front. Je comprends alors que l'explosion provenait d'un obus que la pelleteuse avait déterré. »

En effet, quelques instants plus tard, quand M. Ozanne rendra le dernier soupir à l'hospice de Saint-Pierre-sur-Dives, on s'apercevra qu'il a été touché par les éclats à la poitrine et au front.

On pense que l'engin qui a explosé serait une torpille à ailettes de la dernière guerre dont on n'a retrouvé que de minuscules éclats. Les services du déminage vont maintenant procédé à l'inspection de l'endroit où ont lieu les travaux, afin de prévenir un possible accident.

La Jeep "Eugénie"

Par Alain Marie et Jacqueline Martin



En 1948, le **capitaine THIERRY**, commandant du corps des sapeurs pompiers, demande à la Mairie de Saint-Pierre-sur-Dives d'acheter une Jeep à la valeur de 211.000 francs (anciens) pour les pompiers, au titre du remboursement du matériel détruit par faits de guerre. Issue du débarquement en Provence, la Jeep en question avait été mitraillée. On peut encore, aujourd'hui, observer les divers points d'entrées des balles.

Après validation en conseil municipal, la Jeep est **récupérée à Rouen**, où elle a été **aménagée et modifiée** pour subvenir aux besoins des pompiers, notamment pour **tracter la motopompe roulante** (elle servit même de corbillard pour l'enterrement d'un colonel).
Si elle perd peu à peu sa fonction de tractation de motopompe roulante, elle continue cependant de servir : **commémorations, anniversaire du débarquement,...** De nombreux touristes et locaux apprécièrent de pouvoir la photographier et parfois même, s'installer derrière le volant !

En 2023, la Jeep est donné au corps des sapeurs pompiers par le conseil municipal. Aujourd'hui, **elle est toujours en restauration pour la partie mécanique**, mais continue de fédérer, que ce soit les élèves du **lycée technique Jules Vernes de Mondeville** qui ont participé à sa rénovation ou le groupe de pompiers volontaires qui ont ouvert une cagnotte pour aider aux réparations et s'attachent à lui redonner son éclat d'antan.





Remerciements

La Municipalité de Saint-Pierre-en-Auge et le service Communication de la Ville remercient les contributeurs qui ont accepté de rédiger et de publier dans ce fascicule :

- **Gérard BLAISE**
- **Michel DAIGREMONT**
- **Michel LEBLANC**
- **Philippe LEPETIT**
- **Alain MARIE et Jacqueline MARTIN**
- **Pierre QUERRIEN**
- **Stéphane SEIGNEURIE**

Nous remercions également les membres du groupe de travail "organisation de la cérémonie du 80e" :

- **Yvelise DUMONT-ELIE**, Maire Adjointe Culture et Patrimoine
- **Michel DAIGREMONT**, Maire Adjoint et Maire délégué de Thiéville
- **Alain MARIE**, Maire Adjoint Environnement et Qualité de vie
- **Hubert PITATD-BOUET**, Maire Adjoint Commerce et développement économique.

Et tout particulièrement, un grand merci pour leur implication au sein du groupe et leur appui technique :

- **Jacques MADELEINE**
- **Daniel ODY**

Merci

Saint-Pierre en-Auge

Naturellement Normandie

Crédit photos : Mairie de Saint-Pierre-en-Auge / Impression : Dauphin Com Imprim

80e Anniversaire

DE LA LIBÉRATION DE SAINT-PIERRE-EN-AUGE

RECUEIL DE TÉMOIGNAGES

DE LA

2NDE GUERRE MONDIALE ET PÉRIODE DE LA LIBÉRATION

À SAINT-PIERRE-EN-AUGE

Saint-Pierre en-Auge

Naturellement Normande

ÉDITION LIMITÉE AOÛT 2024